



**DIMANCHE**

**LIVRES**

# Ian Manook met le cap sur l'Islande

Dans « À Islande ! », l'écrivain explore la vie des marins envoyés autrefois dans les mers du Nord pour pêcher la morue. Nous sommes allés avec lui sur leurs pas, entre Paimpol et Ploubazlanec.

**PAULINE CONRADSSON,**  
ENVOYÉE SPÉCIALE À  
LANN VRAS (CÔTES-D'ARMOR)

**LA STATUE** en granit s'élève, majestueuse, face à la côte découpée, d'où l'on aperçoit les îlots rocheux battus par les vents et l'île de Bréhat, juste derrière. Une jeune Bretonne, coiffe sur la tête, lève les yeux, le regard plein d'espoir. L'autre, voûtée, a le visage enfoui dans ses mains. Un monument qui rend hommage à ces femmes de marins, les « Islandais », comme on les appelle ici. C'est sur cette lande de Lann Vras, non loin de la pointe de l'Arcouest, à l'ouest de Paimpol, qu'elles se rendaient pour apercevoir les goélettes, en route pour les eaux de cette île volcanique de l'Atlantique Nord. À bord, leurs maris, pères, frères, partis pour de longs mois pêcher la morue. Et qui parfois ne revenaient pas.

Bonnet de docker sur la tête, menton rentré pour faire face aux vents et à la pluie battante, Ian Manook (de son vrai nom Patrick Manoukian) regarde cet horizon qu'il connaît bien, désormais. L'écrivain, plutôt habitué aux polars, s'est passionné pour l'histoire de ces hommes. Il en a tiré « À Islande ! », un superbe roman, richement documenté, dans lequel on découvre la vie et les conditions de travail extrêmes de ces pêcheurs. Le froid, les tempêtes, la fatigue, la saleté, les maladies, la mort omniprésente. La solitude, aussi, de ces milliers de Bretons envoyés dans ces eaux glaciales, de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'au début des années 1930. « Des forçats », résume l'écrivain, qui a découvert le sujet lors d'un de ses nombreux voyages dans le pays nordique.

**De nombreux naufrages**

« Lors d'une tempête terrible, en 1901, quatorze goélettes ont sombré d'un coup, raconte le romancier, petites lunet-

tes rondes et bouc poivre et sel. Cent dix-sept disparus laissant à l'abandon quarante-cinq veuves et cent soixante-sept orphelins ». Les naufrages, c'était chaque année. Des bateaux coulés et des passagers dont les noms s'égrènent sur des « mémoires », ces plaques commémoratives du mur des Disparus en mer, dans le petit cimetière de Ploubazlanec et à la chapelle de Perros-Hamon. Au total, ce sont environ deux mille individus, dans le pays de Paimpol, qui ont péri dans les eaux glaciales.

« Dans la célèbre chanson *la Paimpolaise* de Botrel ou même dans *Pêcheurs d'Islande*, le roman de Pierre Loti, on ne parle pas de ces conditions extrêmes, remarque l'écrivain en foulant les graviers du cimetière, face au mur des Disparus. Il fallait construire une image mythique, héroïque. Mais s'ils partaient là-bas, c'était rarement par choix. La Bretagne était très pauvre à l'époque. Leur salaire de pêcheur, environ deux fois celui d'un charpentier, permettait à la famille de vivre toute l'année. L'Islande, ils l'aimaient seulement quand la bourse était vide, comme on dit ici. »

Dans le très beau musée du Milmarin, à Ploubazlanec, on retrouve cette histoire qui imprègne le territoire et ses habitants. Tous ici, ou presque, sont des descendants « d'Islandais ». Photos d'archives, lettres d'époque, objets ont été récupérés auprès des familles et viennent nourrir les collections. « Ma grand-mère a perdu un frère, un père, un grand-père, trois oncles et deux cousins dans les naufrages à Islande », témoigne Nelly Souquet, présidente de l'association Plaenareg Gwechall qui a créé le musée.

La pêche « à Islande » (et pas « en Islande », car pratiquée dans ses eaux) démarre

vers 1852. La population européenne est en plein essor démographique et le calendrier catholique impose de nombreux jours de carême. La

morue (ou cabillaud) a disparu des côtes bretonnes, mais pulule dans les eaux du Nord. Là-bas, les habitants manquent de bois pour construire des bateaux. La France en profite. Les capitaines passent de maison en maison recruter. « On finalisait les contrats dans les bistros de Paimpol », raconte Ian Manook. À l'apogée de ce marché, à la fin des années 1880, environ 80 bateaux quittent chaque année le port.

Les goélettes partent en février pour trois mois de campagne sans interruption. Lorsque les cales sont pleines, elles accostent en Islande. Là, un bateau appelé « chasseur » vient récupérer la morue pêchée, conservée dans du sel, et repart peu de temps après.

**Des biscuits contre des moufles**

« Il apportait aussi des stocks de sel et le courrier », raconte Ian Manook, venu dans ce musée pour se documenter avant l'écriture de son livre où se croisent les destins de deux marins, d'une religieuse islandaise et d'une infirmière bretonne envoyée sur l'île. Dans une vitrine, il désigne un paquet de gâteaux secs : « Ces biscuits, que les pêcheurs avaient en grande quantité sur le bateau, ils les troquaient à terre avec les habitants contre des moufles »

La goélette peut ensuite reprendre le large et remplir de nouveau les cales de morue, pendant trois mois, avant de retourner à Paimpol, en septembre. Six mois au total. Longs. Éprouvants. « Le temps en Islande n'est jamais calme. L'équipage pêchait toujours face au vent. Ils avaient une planche pour caler leurs pieds, mais il arrivait qu'ils

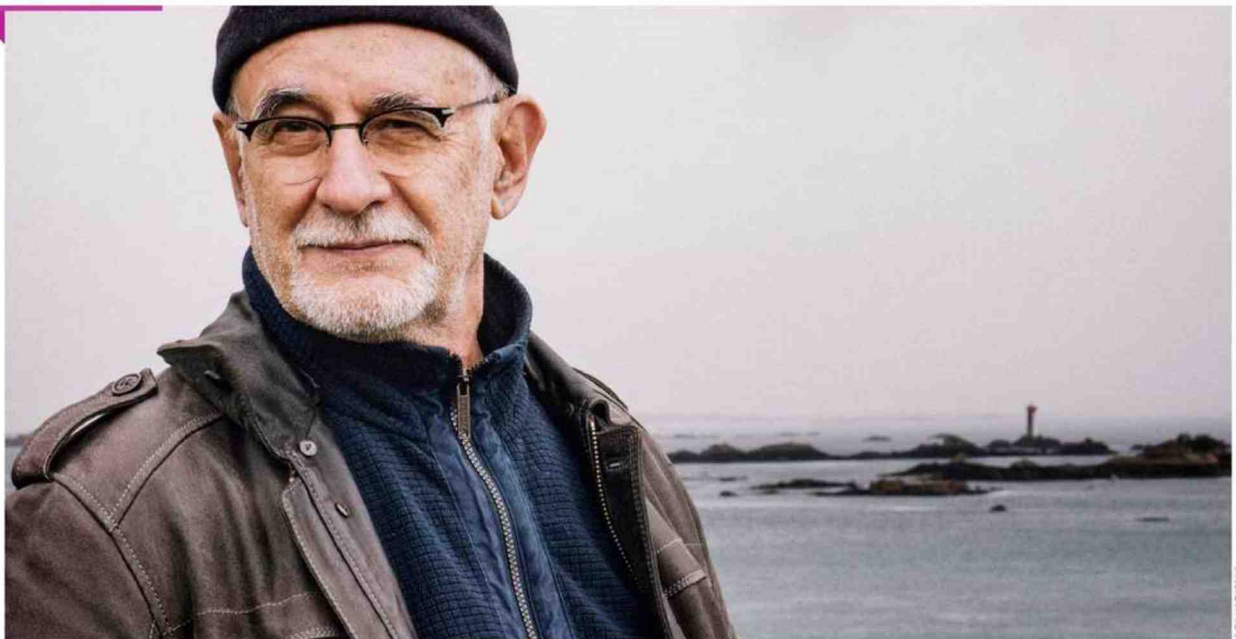
soient emportés par une vague, épuisés de fatigue », insiste l'écrivain, qui ouvre son roman avec une scène de tempête d'un réalisme rare.

L'océan n'est pas le seul responsable de ces morts. À bord, les conditions d'hygiène sont exécrables. « Ils faisaient leurs besoins dans un seau ou directement sur le pont, et attendaient que la mer vienne les rincer. » Les épidémies de scorbut, de fièvre typhoïde, les pneumonies ne sont pas rares. Les accidents non plus, parfois dus à une forte consommation d'alcool. « Il fallait bien tenir, rappelle l'auteur. Officiellement, la quantité réglementaire était d'un quart de litre d'eau-de-vie par homme et par jour. Mais les marins en apportaient souvent un peu plus. » En Islande, on trouve encore des cimetières français, mémoires de ces disparus. Avec un détail notoire : les croix de ces tombes sont toutes orientées vers Paimpol.

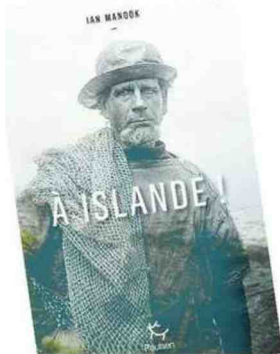


**L'équipage pêchait toujours face au vent. Ils avaient une planche pour caler leurs pieds, mais il arrivait qu'ils soient emportés par une vague, épuisés de fatigue.**

IAN MANOOK,  
AUTEUR D'« À ISLANDE ! »



Ploubazlanec (Côtes-d'Armor), le 7 décembre. Ian Manook ouvre son roman « À l'Islande ! » avec une scène de tempête, comme les pêcheurs bretons en affrontaient souvent dans les eaux glaciales du Nord.



■ « À l'Islande ! », de Ian Manook,  
Éd. Paulsen, 285 p., 21 €.

